

tution, par les vertus incorruptibles de ses membres, par les peuples sans nombre qu'elle a convertis à la vraie foi, par ces hordes sauvages que ses missionnaires surent si bien civiliser, et secourir d'un gouvernement paternel, et si parfait qu'ils eussent été regardés comme des dieux, s'ils n'avaient enseigné à ces peuples, comme la première de toutes les vérités, qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur de toutes choses, qui mérite seul nos adorations.

Ce devoir, Sire, nous ne serons pas moins fidèle à le remplir que ne le furent, il y a près d'un siècle, dans des circonstances semblables, les évêques de France, nos illustres prédécesseurs.

Quoique nous n'ayons pas pu consulter nos collègues dans l'épiscopat, nous ne craignons pas de dire à Votre Majesté, comme l'assemblée du clergé de 1762 à Louis XX :

"Sire, en vous demandant aujourd'hui la conservation des Jésuites, nous avons l'honneur de présenter à Votre Majesté le vœu unanime de toutes les provinces ecclésiastiques de son royaume. Elles ne peuvent envisager sans alarmes la destruction d'une société de religieux recommandables par l'intégrité de leurs mœurs, l'austérité de leur discipline, l'étendue de leur travail et de leurs lumières, et par les services sans nombre qu'ils ont rendus à l'Église et à l'État. Cette société, Sire, depuis la première époque de son établissement, n'a cessé d'éprouver des contradictions : les ennemis de la foi l'ont toujours persécutée."

Sire, c'est ce qu'ils font encore.

En conséquence, nous nous inscrivons en faux contre les imputations faites à la Société des Jésuites, dont les constitutions, depuis longtemps approuvées par l'Église, respirent le plus pur esprit de l'Évangile, et ont fourni un grand nombre de saints.

Nous déclarons que leur dispersion causerait un très grand dommage à la religion, dont elle préparerait de nouveau parmi nous le renversement.

En même temps nous protestons, Sire, à Votre Majesté, que d'après notre conviction intime, si elle peut craindre pour la stabilité de son trône, c'est de la part des hommes irréguliers et ennemis de l'ordre, et non de la part des Jésuites, qu'elle doit concevoir une pareille crainte.

Aussi est-ce à Votre Majesté que nous recourons pour conjurer les orages qui nous menacent.

Toulouse, le 26 mai 1845.

† P.-T.-D., ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE.

BULLETIN.

Mission de l'Orégon (suite).

— Monseigneur F. N. Blanchet, vicaire apostolique pour l'Orégon, part ce matin pour Boston, afin de s'y embarquer pour l'Europe, sur le steamer du 19.

— Nous avons quitté les missionnaires occupés pendant l'hiver, chacun à la desserte de leurs postes respectifs du Wallamette et du Cowlitz. Cependant malgré les fatigues de l'été, malgré l'éloignement de ces deux postes et les périls du voyage pour se rendre pendant l'hiver de l'un à l'autre, cela n'empêcha point M. Blanchet d'aller visiter son confrère. Son dévouement faillit lui coûter cher. Le 16 décembre, en remontant la rivière Wallamet, qui était alors gonflée par les pluies de l'hiver, lorsqu'il fut au haut de la chute, il vit son canot chavirer et les sept personnes qui étaient dedans entraînés par le courant. La Providence ne permit pas qu'aucune d'elle ne périt. Pour lui, une heureuse circonstance avait aussi permis qu'il fût hors du canot, au moment de l'accident, et qu'il évitât ainsi ce danger.

Au printemps de 1842, tandis que M. Blanchet était occupé à faire le catéchisme au Wallamet, et M. Demers à la desserte des fidèles de Vancouver, ils furent agréablement surpris par l'arrivée du R. P. de Smet, qui était descendu de chez les Têtes-Plates pour pouvoir les rencontrer et se concerter avec eux. Cet intrépide missionnaire, en descendant la Colombie, non loin de Colville, où il s'était embarqué sur une berge, avait failli périr et il ne devait son salut, comme M. Blanchet, qu'à la bonté de la Providence qui n'a pas permis qu'il fût dans la berge, lorsqu'elle fut submergée dans un rapide et qu'il eut la douleur d'y voir périr cinq hommes de l'équipage et d'y perdre tous ses effets.

Les trois missionnaires se réunirent, d'abord au Wallamet, puis à Vancouver, et ce fut en cette circonstance qu'ils formèrent les plans qui ont si merveilleusement tourné, depuis, à l'avantage et au succès de la religion parmi les Sauvages de l'immense territoire de l'Orégon.

Comme la Nouvelle Calédonie, qui est à 300 lieues de Vancouver, était menacée d'être envahie par la propagande protestante, il fut résolu que M. Demers se mettrait de suite en route pour s'y rendre. Il s'embarqua donc sur les berges de l'hon. Compagnie de la Baie d'Hudson et n'y arriva qu'après deux mois de voyage, de péril et de fatigue. Mais il en fut bien dédommagé : La mission était mûre dans cette terre lointaine. Les Sauvages le reçurent à bras ouverts et n'eurent rien de plus pressé que de se rendre à ses instruc-

tions. Le zèle missionnaire put leur donner les prières chrétiennes traduites en leur langue, les leur faire apprendre, ainsi que plusieurs cantiques et leur donner l'explication de l'échelle cathédrale. Il était surprenant de voir avec quel empressement hommes, femmes et enfants rivalisaient d'ardeur et de zèle pour suivre les instructions et profiter de ces jours de grâces et de salut. On eut dit que ces malheureuses nations barbares avaient compris, d'avance, le besoin d'une religion révélée, l'excellence du christianisme et le bonheur et l'avantage qu'il y a d'être éclairé des lumières de l'Évangile. M. Demers put donc se convaincre que ces bons Sauvages ne le cédaient en rien en bonnes dispositions et en ferveur, à la tribu des Têtes-Plates, qui passe pour avoir un goût et un attrait tous particuliers pour la vertu. On peut bien supposer qu'avec de si belles dispositions, ces tribus ne manqueraient point de présenter leurs enfans au baptême et que M. Demers eut la consolation d'en baptiser un très grand nombre. Qu'il aurait donc été à souhaiter qu'on pût dès lors laisser un missionnaire parmi ces peuplades; mais comme le ministère de M. Demers n'était pas moins requis ailleurs que parmi eux, il lui fallut songer à les quitter le printemps suivant. Ces pauvres Sauvages ne purent s'empêcher de verser des torrents de larmes en voyant partir celui qu'ils appelaient leur père avec tant de consolation et de plaisir et qu'il leur avait en effet à si juste titre.

Pendant que M. Demers faisait de si beaux fruits dans la Nouvelle-Calédonie, le R. P. de Smet, qui s'était chargé de la pénible tâche de repasser les Montagnes Rocheuses, se remit en route dès le commencement de juillet. Il revint, en passant, sa mission de Ste. Marie et se rendit à St. Louis auprès du premier supérieur pour avoir de nouveaux renforts. Mais celui-ci, jugeant qu'il devenait nécessaire de prendre, de suite, des mesures plus efficaces, se contenta pour le moment de faire partir, pour la mission de Ste. Marie, les RR. PP. De Vos et Höcken, qui n'arrivèrent chez les Têtes-Plates, qu'à l'automne suivant en 1843; et retint le R. P. de Smet au moment de son départ avec les deux autres, afin de le faire passer en Europe. Il s'y rendit donc la même année 1843 et alla même jusqu'en Italie.

Depuis le départ de M. Demers pour la Nouvelle-Calédonie et celui du R. P. de Smet pour St. Louis, M. Blanchet qui était resté seul au bas de l'Orégon, se trouvait par conséquent chargé de toute cette partie. On comprend que Wallamet, Vancouver et Cowlitz devaient réclamer tour à tour sa présence et qu'il lui fallait encore avoir soin de tous les Sauvages des environs. Tout cet été fut donc pour lui, en quelque sorte, une course continuelle et il se voyait exposé à rester chargé de toute cette besogne encore tout l'hiver, sans avoir la consolation de pouvoir rencontrer M. Demers, si les prêtres, partis du Canada l'année précédente, n'arrivaient point dans l'automne à l'Orégon. Mais heureusement MM. Langlois et Bolduc, après un an de voyage depuis leur départ du Canada, arrivèrent enfin le 16 septembre au Wallamet.

Malgré les fatigues d'un si long voyage, les deux nouveaux missionnaires furent donc forcés de se mettre aussitôt à l'œuvre. Dès que la première communion fut faite à Wallamet, comme il fallait en faire faire autant à Vancouver, M. Blanchet s'y rendit avec M. Langlois. Ils y travaillèrent pendant quelque temps. Mais la saison de prendre ses quartiers d'hiver étant arrivée, M. Langlois retourna à Wallamet et M. Bolduc alla prendre soin de la mission du Cowlitz, qui ne pouvait se consoler de la perte de M. Demers, et pour qui le départ de ce missionnaire avait toujours été, depuis, un amer sujet de chagrin et de peine. M. Blanchet resta chargé de Vancouver, où les engagés de ce poste, leurs femmes et leurs enfans, ainsi que les Sauvages des alentours ne cessaient de réclamer son ministère. Les trois missionnaires passèrent donc l'hiver chacun dans leur poste et constamment occupés du soin de ces nouvelles chrétiens. Ce fut aussi cette même année, 1842, que les RR. PP. Jésuites fondèrent la mission de St. Joseph, à huit jours de marche, plus bas que la mission de Ste. Marie. Cette heureuse peuplade ayant eu le bonheur d'embrasser la foi, les RR. PP. furent assez heureux pour pouvoir y élever une chapelle, y bénir un grand nombre de mariages et y baptiser tous les enfans.

L'hiver de 1843 paraissant tirer à sa fin, M. Demers, après avoir parcouru les principaux postes de la Nouvelle Calédonie et pénétré jusqu'au Lac à Pours, comme nous l'avons déjà dit, se mit en route pour venir rejoindre ses confrères qui étaient au bas de la Rivière Colombie. Il laissa donc la Nouvelle Calédonie dans le mois de février et arriva au fort Vancouver au milieu